

## *Le tas de cailloux*

« Il faudra attendre son prochain livre pour voir s'il arrive à réaliser toutes les promesses contenues dans le premier. »

*Combat* \*

Quand ma fille est née, je me suis cru de l'importance. Jusqu'alors je n'avais jamais été qu'un individu irresponsable et sans avenir. Désormais, je me sentais du poids. La paternité m'établissait dans le sérieux de l'existence.

L'événement, toutefois, ne parut pas émouvoir l'employé à tête de pékinois qui enregistra ma déclaration au bureau de l'état civil, service des naissances. Encore qu'il ne se permît aucun commentaire, son indifférence exprimait clairement que je n'avais pas lieu de faire des embarras. Un enfant, c'est à la portée du premier venu. Ça peut

---

\* Quotidien dirigé par Claude Bourdet, fondé par Albert Camus.

n'être qu'un accident. Ça ne compte pas. Pour m'accorder quelque considération, lui, le pékinois, il attendrait que j'en fusse à mon quatrième, cinquième descendant. Peut-être au dixième, je ne sais pas. Il en fallait bien dix ou douze pour que la paternité prît figure de vocation.

Un vrai père, ce que le pékinois appelait un père, ça s'avancait dans le monde en poussant, tirant, talochant, torchant et mouchant un bataillon de mioches surchargés de trotinettes et d'ours en peluche. Un père était le centre d'un foisonnant et tourbillonnant univers de glapissements, de journaux illustrés, de bouteilles Thermos, d'allocations familiales, de genoux écorchés, de joues barbouillées de jaune d'œuf et de derrières poudrés au talc.

Je me suis rêvé dans ce rôle cosmique, pendant que le gratte-papelard à tête de pékinois grattait ses papiers officiels. Je me voyais devenir un de ces procréateurs glorieux qui emplissent de marmaille les maisons amies, les trottoirs des villes, les voitures de la S.N.C.F. et les stations balnéaires.

Mais non, je ne suis pas fait pour un destin si vaste. Je n'ai point la carrure qu'il faut. Le bureaucrate ne s'y trompait pas. En ce qui concerne la paternité, il me situait tout de suite dans l'insignifiante catégorie des amateurs. Je lisais ça dans ses gros yeux troubles.

Cette fois, c'est un livre que j'avais à présenter aux services compétents. Un tout petit livre, j'en

conviens. Si encore c'eût été un roman en douze cents pages, un volume vraiment volumineux, massif et bien en chair, un de ces bébés géants qui arrachent aux dames sensibles des extases modulées :

– Comme il est gros. Comme il est beau.

– Pensez, chère amie : quatre kilos trois cents à sa naissance.

On prend tout de suite une riche idée de l'auteur. On présume que c'est un gaillard qui ne s'arrêtera pas là. On peut compter sur lui : il va, tous les six mois, faire un enfant à sa Remington.

Par avance, on s'émerveille. On le voit comme il sera : chargé d'œuvres, et tranquille comme un taureau dans son pré, comme un étalon dans sa stalle. Toujours prêt à recommencer.

Mais mon nouveau-né était maigrichon. On l'a regardé distraitement. On : je veux dire la Critique – une vieille à perruque rousse, avec un chat sur les genoux.

La Critique, derrière sa vitre, jette sur les gens qui entrent un coup d'œil bref et plein d'expérience. Je ne lui inspirais pas confiance. Rien en moi qui annonçât le mâle vigoureux et fécond.

J'avais écrit un livre ? La belle affaire. Eh bien, je n'avais plus qu'à en écrire un autre, voilà tout. La Critique attendrait que je repasse. Elle n'allait pas, pour si peu, secouer sa graisse et quitter sa chaise.

La Critique flairait en moi une tare. Est-ce que, par hasard, je ne serais pas l'homme d'un seul livre ?

C'est un type tout à fait ridicule, l'homme d'un seul livre. Le type qui s'est engagé pour le tour de France et qui lâche la course à Boissy-Saint-Léger. Tout de suite à bout de souffle. Épuisé, vidé, claqué, à plat.

Je la comprends bien, la Critique. Elle est sage de ne pas s'échauffer trop vite. Un premier livre, c'est comme la première pierre d'un monument : un sous-secrétaire d'État vient de Paris pour la poser, et il en profite pour parler en termes élevés de la culture des betteraves, de la paix mondiale, des impôts. Avant et après quoi on fait de la musique. Mais supposez qu'il n'y ait jamais de monument – rien que cette unique pierre, abandonnée aux chardons et aux mousses. C'est à peu près ça, le livre de l'homme d'un seul livre.

La plus dérisoire des situations littéraires. La plus humiliante disgrâce. Homme d'un seul livre : le gros poirier qui parviendrait tout juste, au cours de sa vie de poirier, à produire une seule poire. Ou le militaire professionnel qui n'aurait qu'une seule décoration à épingler sur sa tunique.

Dieu merci, j'échappe à cette désignation péjorative. Je ne suis pas l'homme d'un seul livre. J'ai fini, après un certain temps, par en publier un autre<sup>\*</sup>. À vrai dire, pas plus gros que le premier.

---

<sup>\*</sup> *Le Wagon à vaches*, publié en 1953, chez Denoël, après *La Peau et les Os*, publié en 1949 aux éditions du Scorpion.

N'empêche qu'à présent, me voilà l'homme de deux livres. En tête du second, on peut lire : *Du même auteur* – avec, au-dessous, le titre du premier. C'est mieux. Chacun pourra le constater : je ne m'en tiens pas à des velléités, je persévère, je remets ça, je rempile. Mieux, mais pas encore suffisant, il s'en faut. Ça se voit à peine, un titre, ça se perd dans tout ce blanc. Il en faudrait toute une liste. Des titres bien rangés, en ordre. En les considérant, on rêverait aux filles du colonel quand elles cheminent vers la messe du dimanche. Ou à n'importe quel symbole de prospérité familiale, portraits de famille, repas de famille. Il me suffit d'ouvrir un ouvrage, mettons, de M. Jules Romains, pour mesurer tristement ma pauvreté. Au moins, ça, c'est des performances. Une pleine page de titres. Ça se presse, ça déborde. Évidemment, ce M. Jules Romains est un écrivain. Alors que moi...

Et la Critique ? Je la guettais, la Critique.

Elle a un peu bougé, au fond de ses fichus. Elle a même toussoté, sur un ton qu'on pouvait attribuer à une intention encourageante aussi bien qu'à de la bronchite chronique.

« ... affirme très nettement la personnalité de Georges Hyvernaud qui fera sa place, croyez-moi, parmi les écrivains français » (*Le P. G.*). \*

---

\* Organe de la Fédération nationale des combattants prisonniers de guerre, chronique de F. Imbert, 14 septembre 1953.

« Ce second roman devrait imposer sa personnalité » (*Populaire Dimanche*). \*

J'eus autrefois un professeur qui chérissait le problème du tas de cailloux (Dieu sait pourquoi). Un problème idiot, comme tous les problèmes. Quant au professeur, il était plutôt sympathique : rugueux, carré, naïf, débonnaire et démodé. Un caillou, disait l'excellent homme, un caillou, ce n'est qu'un caillou. Et si j'ajoute un caillou, ça fait deux cailloux, ça ne fait pas un tas de cailloux. Trois cailloux non plus, ni quatre. Et pourtant, à force d'ajouter des cailloux l'un après l'autre, il viendra un moment où j'obtiendrai un tas de cailloux. (Et à ce point de son exposé, le vieux pédagogue nous regardait avec beaucoup de malice et de satisfaction.) À quel moment précis, hein? Oui, au bout de combien d'opérations? Quel numéro porte ce caillou décisif grâce auquel on passe d'une collection de cailloux à un tas de cailloux? Le propre de cette question est évidemment qu'on n'y peut pas répondre. Voilà pourtant que je me la pose, ou une semblable. À partir de combien de livres cesse-t-on d'être un homme qui écrit des livres, pour devenir un écrivain? Quel est le nombre d'ouvrages, de pages, de mots imprimés qui vous donne droit à l'appellation contrôlée?

---

\* Hebdomadaire national du Parti socialiste (S.F.I.O.), 20 août 1953.